



JOSEPH KESSEL

# la paresse

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR





la paresse

L'éditeur tient à remercier très chaleureusement  
Georges Hoffmann pour ses généreux conseils  
et ses précieux éclaircissements.

© Estate of the late Joseph Kessel c/o The Irish Red Cross

© Les Éditions du Sonneur, 2013 pour la présente édition

ISBN : 978-2-916136-67-7

Dépôt légal : octobre 2013

Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier

Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur  
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris  
[www.editionsdusonneur.com](http://www.editionsdusonneur.com)

JOSEPH KESSEL

# la paresse



*La Paresse est extrait des Sept Péchés capitaux,  
recueil paru en 1929 aux Éditions Kra à l'initiative  
de Simon et Paul Kra, leurs directeurs.*

QUAND J'ÉTAIS ENFANT, mon père aimait à me conter cet apologue :

*Il était une fois une chaumière où un maître et son serviteur s'apprêtaient à dormir.*

*Le serviteur, soudain, soupira.*

*– Qu'as-tu, Ivan ? demanda le maître.*

*– Rien, barine, rien.*

*Le maître s'assoupit, mais une plainte s'éleva de nouveau.*

*– Parleras-tu cette fois, s'écria le maître.*

*– J'ai soif, murmura Ivan.*

*– Va boire.*

*– Hé, barine, le puits est dans la cour, c'est bien loin.*

*Quelques minutes s'écoulèrent. Et le serviteur se mit à geindre.*

*– Quelle souffrance, Seigneur. Je n'en puis plus.*

*– Va me chercher un verre d'eau, commanda brusquement le maître.*

*Sans hésiter, Ivan quitta son lit, courut au puits, rapporta un bol d'eau claire, le tendit à son maître. Mais celui-ci :*

*– Bois, imbécile.*

À l'âge heureux où l'on croit encore à la morale, ce conte me faisait une impression très vive. J'admirais le stratagème de ce bon maître et comment il délivrait son domestique des tourments de la paresse.

Depuis, j'ai compris que ce maître avait tort, que, des deux, c'était Ivan le raffiné. Mais il m'a fallu pour cela les leçons de la vie, beaucoup de spectacles nouveaux.

Et d'abord, j'ai senti le charme du mot. Je crois à la vertu propre des syllabes, à une sorte de force

et de raison occultes qu'elles détiennent dans leurs brèves et dans leurs longues, dans leur âpreté ou leur mollesse. Un mot a raison par lui-même sans que le sens intervienne. Or, quoi de plus séduisant et de plus loyal à la fois que celui de « paresse ». Ne le voyez-vous point qui s'étire, avec langueur, mais aussi avec franchise. Comme ses deux syllabes se fondent miraculeusement – la première claire, sonore, la seconde, étouffée, chantante et moelleuse – dans une harmonie où la vigueur et la nonchalance sont aussi précieuses l'une que l'autre !

De là, un premier enseignement : il ne faut pas être paresseux à demi, composer avec les préjugés qui veulent que l'homme travaille, essayer de marier la torpeur à l'activité. Il faut être paresseux résolument, sans pudeur ni regret, être paresseux comme d'autres sont opiomanes ou énergiques, il faut avoir la foi.

Si l'on hésite, si l'on pactise – tout est perdu. Le bénéfice de la grâce se dérobe. On joue à faux. Le

plaisir de ne rien faire se trouve à jamais vicié et l'on fait mal ce que l'on essaie de faire.

S'il en fallait une preuve, nous la verrions aisément dans la forme que prend la paresse chez un peuple indécis entre tous, je veux dire le peuple russe, ou, du moins, ses intellectuels. Par indécision, il ne faut pas entendre l'hésitation qui empêche l'acte de s'accomplir. Au contraire, le Russe est peut-être l'homme qui agit le plus entièrement, le plus capable de se livrer à une passion et de se laisser emporter par elle. Mais il n'a pas la force d'y persévérer. Son indécision ne porte pas sur l'acte même, mais sur la continuité de cet acte. Il boira avec furie, puis jeûnera avec véhémence, péchera abondamment, se repentira dans les larmes. Au lieu d'une courbe régulière, sa vie sera en ligne brisée. Et encore, au milieu de ses élans les plus passionnés, ne perdra-t-il jamais conscience. Il saura qu'il aurait pu, peut-être dû, faire le contraire. Dans la sainteté, il regrettera le vice ; dans la débauche, la macération. C'est pré-

cisément ce remords qui fera sa délectation, et il en tirera les plus riches, les plus subtiles jouissances.

Mais l'on aperçoit bien que, d'un tel conflit, la joie pure, abondante et divine de la paresse est exclue. La paresse est une maîtresse exigeante. En retour de la béatitude qu'elle dispense, elle réclame l'abandon complet. Rien ne doit corrompre son intégrité. Pareille à ce prince persan qui, sur vingt édredons, souffrait d'un pétale de rose, elle ne peut admettre un alliage, si léger soit-il. Elle se suffit à elle-même et, par là, se reconnaît le droit d'être exclusive.

Ceux qu'elle a distingués et bénis doivent regarder d'un œil paisible et suivre d'une âme sereine les succès des autres et – ce qui est plus difficile – de leurs amis.

Que celui-ci devienne ministre, que celui-là entre à l'Académie, que cet autre achète la moitié de Paris et charge de perles les gorges qu'il aime à caresser – le paresseux doit penser dans la sincé-

rité de son cœur : « Vanité des vanités. J'ai mieux que tout cela. » Ainsi la paresse devient une religion, et se soumettre à elle, c'est prendre l'habit du plus rigoureux des ordres.

Mère de tous les vices ! On osa la baptiser ainsi. Encore faudrait-il établir que ce surnom est un blâme et non le plus magnifique éloge. Car, enfin, que ferions-nous, malheureux, sans ces quelques misérables vices, en nombre si réduit, et de si maigre variété, dont notre imagination défaillante n'a jamais su élargir ni creuser les frontières ?

Mais la question n'est pas là. Même, en nous tenant au point de vue moral, comment ne pas s'indigner d'une fausseté si criante. Comment ne pas reconnaître dans la paresse la mère gigogne de toutes les vertus : de l'abstinence, du désintéressement, de la réflexion, de l'humilité ? N'est-ce pas l'activité, au contraire, dévorante et superbe, qui, pour essayer de satisfaire ses appétits insatiables, risque d'entraîner aux pires extrémités ?

Diogène le Cynique, vêtu de haillons, et se contentant de la pitance qu'on voulait bien déposer devant son tonneau, que les manuels nous proposent pour exemple, devrait être honoré sous le nom de Diogène le Paresseux. Et Alexandre, ce foudre d'énergie, ne reconnut-il pas sa supériorité, lorsqu'en entendant la fière réplique : « Ôte-toi de mon soleil », il s'écarta humblement. Et qui sait si, à son admiration, ne se mêlait quelque envie.

Mais nous voici loin des Russes. En somme, ce peuple ne sait pas être paresseux. Précisément doué par la nature pour l'inactivité, il le regrette. À cet égard, un livre est saisissant, c'est *Oblomov*.

Le grand romancier Gontcharov y fait, en huit cents pages, le procès de la paresse. À mon sens, ce n'est pas elle qui en sort condamnée, mais lui. Quoi, au lieu de nous montrer son héros prospérant dans un *dolce farniente* (les Italiens auraient-ils créé cette seule locution que leur terre paraît adorable), et prenant en pitié les autres hom-

mes, il s'attache à le dégrader chapitre par chapitre et à faire triompher qui ? Un ingénieur allemand ! Belle conception en vérité et digne qu'on la suive.

Un auteur anglais de nos jours, qui vient pour la première fois d'être traduit en France, se montre plus avisé. Nous le retrouverons.

En attendant, continuons notre enquête sur la paresse à travers le monde. On juge mieux sur les exemples. Or, ma bonne chance et la République française m'ont mis entre les mains quelques sérieuses pièces à conviction.

Le jour même où, à Brest, les cloches à toute volée annonçaient l'armistice, et où un amiral américain, très ivre, embrassait les officiers français sur les deux joues, nous nous embarquions avec de joyeux camarades pour la Sibérie. Nous formions une escadrille qui, paraît-il, devait, par des photographies aériennes, lever le plan de ces terres inconnues qui vont de l'Oural au Pacifique.